

## Réflexions sur la parole : entre le rire et l'ennui

Eric Bidaud

► **To cite this version:**

Eric Bidaud. Réflexions sur la parole : entre le rire et l'ennui. Cliniques méditerranéennes, ERES 2016, pp.73-84. 10.3917/cm.093.0073 . hal-02535603

**HAL Id: hal-02535603**

**<https://hal-univ-paris.archives-ouvertes.fr/hal-02535603>**

Submitted on 7 Apr 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Titre de l'article : Réflexions sur la parole : entre le rire et l'ennui.

Revue : Bidaud, E. (2016). Réflexions sur la parole : entre le rire et l'ennui. *Cliniques méditerranéennes*, n°93. 73-84.

## REFLEXIONS SUR LA PAROLE : ENTRE LE RIRE ET L'ENNUI

Ce qui caractérise la parole, c'est son rapport à l' « impréparé », c'est-à-dire à son improvisation. Parer à l'improvisation inhérente à la parole, c'est se taire autistiquement ou trouver refuge dans l'écholalie. Si nous prétendons savoir ce que nous allons dire, nous ne savons pas ou a minima comment nous allons le dire. Il faut le par cœur de la récitation, le dire de mémoire pour qu'une parole contrevienne à l' « impréparé ». Et encore ! Tout discours est sur le point de trébucher, de scandaliser son déroulé. L'art du comédien, ce récitant, tient à ce qu'il apporte à son insu au delà du texte qu'il récite par la « mise en corps » de l'auteur qu'il interprète. Le comédien ne maîtrise que partiellement ses effets. L'art du comédien est précisément de lâcher la maîtrise de sa technique pour en somme l'oublier, en faire le passage d'une émotion. C'est en ce sens qu'il *nous* parle, que se joue une vérité entre le hasard d'un non attendu et la nécessité de l'attendu du texte.

Le double rapport à la redite contenue dans toute parole et au jamais encore dit de toute parole renvoie toute personne parlante à sa double peine : l'illusion de posséder du savoir et son irréductible écart au non-savoir. La cure analytique est un lieu de recueillement devant cette double peine et un accueil de la « problématique interne à toute parole » selon la formule de Roland Gori, accueil qui « suppose l'accomplissement d'un parcours semé de deuils : deuil d'une maîtrise du savoir, si souvent corrélée à la prétention phallique ; deuil d'un Autre tout puissant lecteur de nos pensées auquel nous offririons notre servitude en échange d'une délivrance de l'inconnu du dire et de la pensée...<sup>1</sup>».

Rappelons cet indicateur freudien de l'association libre : « Donc, dites tout ce qui vous passe par l'esprit. Comportez-vous à la manière d'un voyageur qui, assis près de la fenêtre de son compartiment, décrirait le paysage tel qu'il se déroule à une personne placée derrière lui<sup>2</sup> ». C'est ici dans la sphère du visuel, le voir ce qui passe, qu'est renvoyé le travail de parole, mettre des mots sur un défilé d'images, cette active disponibilité à la passivité, à la réception d'un « spectacle » dérobé à un autre. Ce dispositif « cinématographique » de la situation analytique qui vient en contre-point de la méfiance de Freud à l'endroit du cinéma comme invention inapte à rendre compte de la psychanalyse désigne un point en aveugle : dire à quelqu'un qui ne voit pas, l'analyste, ce qu'un je-analysant voit ( être un regard pour deux ) est donner à la parole une fonction de relais : le pouvoir d'unir et de révéler à partir d'un circuit de déliaison ordonné par l'association libre. Laplanche faisait

---

1 Gori, R. 2001. « Les rhétoriques de la souffrance », in *Qu'est-ce qui guérit dans la psychothérapie ?* Coll. Paris, PUF, p.57.

2 Freud, S. 1913. « Le début du traitement », in *De la technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953, p.94.

de la déliaison ce qui doit fondamentalement répondre de l'analyse : « Larguer les amarres d'un discours guidé par un but, pour se livrer sans recours aux chaînes d'associations, à leurs divergences et à leurs recoupements<sup>3</sup> ».

Cette opération exploratoire au sein même du langage, dans le langage et par le langage, a été gravement exprimée par A. Breton qui, au-delà de son rêve d'une révolution portée par son entreprise, n'est pas passé à côté de la subversion freudienne qu'il prit à son compte: « De quoi s'agissait-il donc ? De rien moins que de retrouver le secret d'un langage dont les éléments cessassent de se comporter en épaves à la surface d'une mer morte. Il importait pour cela de se soustraire à leur usage de plus en plus strictement utilitaire, ce qui était le seul moyen de les émanciper et de leur rendre tout leur pouvoir<sup>4</sup> ». De cette révolution du langage par le « laisser-faire » onirique de la parole était attendue une libération culturelle, sexuelle, politique et esthétique. Cette attente de changement contenu dans la méthode de l'écriture automatique était le rêve éveillé d'une époque d'où ont émergé les discours de la modernité au regard de la sexualité, de l'amour, de la folie... En ce sens le surréalisme pouvait paraître excéder la démarche freudienne par son idéalisme mais Breton touchait au cœur d'un ressort toujours en tension : la dimension bouleversante du langage<sup>5</sup>.

- Parler sans savoir... de la parole à l'amour

Parler sans savoir ce que je dis peut être appelé faire de la poésie ou pour le moins m'abandonner aux flux poétiques de la langue<sup>6</sup>, ce qui est moyen d'en faire un savoir et de s'en tenir là, mais parler à *un* désigné analyste sans savoir ce que *je* lui dis est l'effet d'un lâcher-prise qui n'est pas dans la structure de tout sujet parlant. Celui-ci en décidant de suspendre son rapport au sens, au compréhensible, n'y renonce pas, il en attend le retour. Aucune déliaison ne peut se satisfaire pour elle-même, sauf à produire une négativité mortifère. Il y faut bien comme dégagement et relève du processus un mouvement contraire de reliaison comme une tension entre hasard et nécessité. C'est en cette attente du retour au sens et de son épiphanie (ce qui n'est pas tout à fait la même chose<sup>7</sup>) qu'il tient sur le divan. Cette tension entre attente et épiphanie est une façon de situer ce qu'est le transfert dès lors qu'il est articulé à la parole, à la parole flottante. La parole, le seul médium de

---

3 Laplanche, J. Cité par Hochmann, J, « Intersubjectivité, empathie et narration », in *Qu'est-ce qui guérit dans la psychothérapie ?*, op.cit. p. 29.

4 Breton, A. 1953. « Du surréalisme en ses sources vives », *Manifeste du surréalisme*, Paris, Idées/Gallimard, 1975, p. 179.

5 Les psychothérapies, fussent-elles d'inspiration psychanalytique, reculent toujours de par leurs « aménagements » devant cette dimension.

6 De cette initiative laissée aux mots, *lalangue* en est le concept forgé par Lacan.

7 Nous voulons dire sous le terme épiphanie cette venue du sens qui prendrait un accent magique, ce coup de foudre des mots, l'amour des mots comme rencontre.

l'opération analytique, livrée aux hasards de ses associations, produit cet événement « amoureux » qu'est le transfert. Le hasard de la rencontre des mots n'est pas moins sérieux que le hasard de la rencontre amoureuse. « Le rapport parlé, flottant, avec l'analyste tend à produire dans l'image de soi des variations assez répétées, assez amples, même si elles sont infinitésimales et limitées, pour que le sujet aperçoive les images captatrices qui sont au fondement de la constitution de son moi... Une pareille technique produit dans le sujet une relation de mirage imaginaire avec lui-même au-delà de ce que le vécu quotidien lui permet d'obtenir. Elle tend à créer artificiellement, en mirage, la condition fondamentale de toute *Verliebtheit*...<sup>8</sup> »

Il s'agit donc de bien percevoir les liens de la parole à l'amour, que celui-ci soit nommé de transfert dans la rencontre analytique. « Dire que, dans la situation de transfert, il s'agit de la valeur de la parole (Lacan n'écrit pas moins le transfert qu'il n'écrit l'amour), ajouter que l'amour fait revenir le désir « verbalisé » permet d'octroyer à la parole une position clé. La parole pleine, résolutoire rend patente l'articulation du transfert et de l'amour ; elle vaut comme l'événement de leur fondamentale communauté.<sup>9</sup> »

Nous pourrions jouer de ce rapport entre amour et parole, de leur analogie au regard de l'inconnu de leurs effets. L'amour comme la parole est ce qui est le plus attendu, le plus entendu ; il est ce qui n'échappe à personne tout en étant l'état le moins assuré de sa durée. L'amour, quoiqu'il advienne est un engagement, un don et une attente aussi bien d'un tout que d'un rien. La parole et le silence qui l'accompagne, portent à la « niaiserie » de tout discours amoureux mais à sa nécessité ; ce par quoi l'amour comme la parole manque dans le double sens où il n'est pas assez là et où il rate sa cible.

- Prendre le risque du rien. Façon de rire.

Qu'est-ce qu'un rire ? Le rire fou ou le rire du fou ( songeons à ce rire dit immotivé du psychotique), le rire qui ne dit rien à personne, qui tombe mal. Le rire venant à la place d'un malaise, d'un deuil, d'une douleur est une faille devant tout processus d'improvisation, une hésitation devant ce qui aura à se dire, à se « faire » autrement et à se construire dans l'espace creusé par le rire. Le rire est dans un rapport paradoxal et nourricier à l'improvisation en tant que seuil qui donne la direction du langage. Il peut la rendre possible ou impossible : rire de ne pouvoir dire ou rire avant de dire. Le rire peut en ce sens figer la chaîne signifiante.

Posons cette idée que le rire est le cri et le plaisir de la déliaison pour un sujet que la parole abandonne. Se saisir du rire dans la clinique psychanalytique ou davantage être saisi par lui, voici un acte qui ne manque pas d'une certaine nécessité en ces temps de sérieux et de rabattement

---

<sup>8</sup> Lacan, J. 1954. *Les écrits techniques de Freud*, Le séminaire, Livre I, Paris, Le seuil, 1975, p. 255.

<sup>9</sup> Allouch, J. 2009. *L'amour Lacan*, Paris, EPEL, p. 62.

pragmatique ou de programmation de tout ordre. C'est en tant que le mot d'esprit traduit un trébuchement de la langue, une surprise, qu'il rend possible la création qui ne se remettrait pas du sans-surprise. Le mot d'esprit trahit l'intention du sujet et lui ouvre, peut-être, les voies d'un autre lieu, ce savoir autre que nous ne saisissons qu'à la mesure de cet effet de sidération risible et déconstruisant les mots de l'esprit de sérieux. C'est la langue poétique et subversive, lourde et légère, voilante et dévoilante, que la psychanalyse accueille et révèle. Si le faiseur de Witz découvre par l'événement de son Witz un lieu, c'est celui d'un délit, délit de langage qui fait le désordre heureux de la parole.

Un enjeu donc : Prendre donc la question du symptôme dans la cure du névrosé et la prise au mot de son énigme en lien avec celle du rire. « Le questionnement sur ce que cache et dévoile le rire peut être une des portes d'entrée dans la cure.<sup>10</sup> » Que dire des provocations au rire ou au sourire de l'hystérique dans le récit tragi-comique de ses peines d'amour, dans ses jeux de séduction qui portent à l'attendrissement autant qu'à l'exaspération ? Peut-on indiquer le nœud de sa défaite dans ce rire hystérique – à entendre aujourd'hui comme une faute de goût- qui marque, fixe même le rapport à la chute, à la défaillance de cet Autre qu'elle (ou il) défie et dont elle doit rire pour que soit interrogé son désir, pour qu'il ne sombre pas. Au registre de l'obsessionnel, de son dispositif idéatif de maîtrise et d'emprise, le rire intempestif dévoile encore sa fonction d'être l'écart, le contretemps, voire l'indécence d'une représentation refoulée qui vient à craquer, à faire éclat, celui du rire<sup>11</sup>.

Ainsi doit-on indiquer combien l'angoisse répond au rire, en répond, pourrait-on dire, dès lors que ces deux événements participent des expressions de l'affect détaché de la représentation, à ceci près que le rire permettrait un « dégagement plus grand que l'angoisse. »

Nous ajouterons combien l'œuvre de Bataille permet de saisir le lien entre « la vérité du sexuel » et « la vérité du rire », là où la part maudite de la jouissance excède les limites apaisantes du registre phallique. Contre cette évidente simplicité du rire attaché à représenter l'ordinaire de notre condition jusqu'à l'inconsistance d'un plaisir de passage, Bataille renvoie le rire à une expérience fondamentale : la dissolution de la maîtrise spéculaire, l'expérience, au risque d'un non retour, de sa dé-limitation. Le rire est ce moment où toute dialectique est excédée, moment de la dépense où rien n'est plus possible, où le sujet a atteint le dernier point de sa perte. Si le rire est ce qui naît de l'excès, s'il n'y a de rire que de l'excès, c'est que le rire est le risque pris par le sujet de se mettre en jeu jusqu'aux parages de la mort. Le rire est précisément expérience des limites, passage à la limite, seuil ultime auquel peut atteindre le sujet avant sa dissolution, l'extrême du possible. L'essentiel est d'entendre que le rire rencontre l'inconnu, que le rire est la butée résolutive à la crête d'une plongée

---

10 Bourgain, A. 2010. « Le witz, le rire et la langue », *Le rire à l'épreuve de l'inconscient*, Bourgain, A. Chaperot, C. Pisani, C. Paris, Hermann, 19-51.

11 Voir Pisani, C. *Le rire à l'épreuve de l'inconscient*. Op. Cit. 71-137.

dans un rien. Aussi pour Bataille, « l'objet du rire est toujours RIEN, substitué à l'attente d'un objet donné<sup>12</sup> », redoublant la formule de Kant : « Le rire est un affect résultant de la transformation soudaine d'une attente extrême en rien. » Le rire, dans son rapport à la dérobade d'un objet attendu, rend compte, non pas d'un inconnu de l'objet qui resterait quelque part à être découvert, mais des limites du sujet confronté soudain à l'innommable, à « l'obscène » de l'objet, là où il se dissout. Il est à souligner que Freud ne fait que passer sur ce rapport qu'il intuitionne entre le rire et l'obscène dans son étude sur le mot d'esprit, laissant en suspens cette ligne de recherche : « Il conviendrait aussi de réserver une place plus importante à l'étude du comique, du sexuel et de l'obscène. <sup>13</sup>»

Nous avons à situer le rire dans sa rencontre avec la « primitivité » du sexuel, nous voulons dire sa « primitivité » horrifiante. « La face monstrueuse de Gorgo, nous dit J.P Vernant, qui présente des affinités avec la représentation crue, brutale du sexe masculin ou féminin, peut également provoquer l'effroi d'une angoisse sacrée et l'éclat de rire libérateur<sup>14</sup> ». C'est ce lien de l'effroi et du rire que Bataille ne lâche pas comme s'il voulait en faire une donnée centrale : l'identité de l'être et de la mort. La jubilation de la mort surmontée. Le rire est « la pratique de la joie devant la mort », le « saut du possible dans l'impossible » qui permet d'approcher l'objet de notre horreur.

#### - Rire sur le divan

Si jouer avec les mots - plus que le jeu de mots - peut définir le cadre de la cure analytique, le rire - de l'analysant comme de l'analyste - comme affect plus ou moins retenu est une question étrange. Qu'en est-il du rire dans la cure ? Il n'est pas attendu, il n'est pas recherché. Survient-il ? Sans doute. Et qu'en dire ? Freud - peu à l'aise en vérité sur la question du rire en tant que tel<sup>15</sup> - faisait remarquer que le rire signalait l'affleurement d'une motion inconsciente : « La plupart de mes patients ont l'habitude de confirmer la chose par un rire quand j'ai réussi à donner une image fidèle des aperceptions cachées de leur inconscient. Et ils rient même quand le contenu de ce qui est dévoilé ne le justifie pas. Cela vient, naturellement, du fait qu'ils sont assez près du matériel inconscient pour le saisir quand le médecin les y amène<sup>16</sup> ». « Mais suffit-il, fait remarquer O.Mannoni, d'être près du matériel inconscient pour rire ?<sup>17</sup> ». Nous avancerons, presque abruptement, qu'il y faut une bonne chute, comme le signe de la levée d'un obstacle inconscient,

---

12 Bataille, G. 1953. *Somme athéologique I*. O.C. Tome 5, Paris, Gallimard, p. 16.

13 Freud, S. 1905. *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Idées /Gallimard, 1978, p. 372.

14 Vernant, J.P. 1998. *La mort dans les yeux*, Paris, Hachette-Littératures, p.33.

15 O. Mannoni faisait remarquer que Freud était passé quelque peu à côté de la signification de rire en s'en tenant à une conception énergétique du rire comme libération d'une tension. « Cette théorie de la tension essaie d'expliquer le rire par sa cause. Mais, de ce fait, on manque un peu sa signification. » in Mannoni, O. 1988. *Un si vif étonnement. La honte, le rire, la mort*, Paris, Le seuil, p. 157.

16 Freud, S. 1905. *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, op.cit.

17 Mannoni, O. 1988. *Un si vif étonnement. La honte, le rire, la mort*, Paris, Le Seuil, p.156.

quitte à s'y prendre les pieds. Et le rire n'a pas besoin, loin s'en faut, de comprendre les mécanismes sous-jacents à son apparition. Il survient, jaillit avec la gêne qui parfois s'ensuit de l'espace comique ainsi produit par et dans l'analyse. Le rire est un cri, une poussée de plaisir qui n'est supportable, recherchée que parce qu'il retombe. Il existe, si l'on ose dire, une détumescence nécessaire du rire. Le plaisir pris dans le non-sens, en rien, ne se tient que parce qu'il disparaît et s'oublie derrière la reprise du sens et de l'esprit de sérieux.

La chute est un classique du burlesque pour le déclenchement du rire, mais aussi la chute entendue comme la fin d'une histoire drôle - qui fait la bonne ou la mauvaise - qui doit taper juste comme la résolution réjouissante de la tension d'attention, d'un au-delà de l'angoisse. « Le rire est toujours la réaction à quelque chose de négatif, d'hostile, d'effrayant ou d'angoissant mais tel qu'on peut le prendre comme un jeu sans importance ». Pourrait-on situer le parcours analytique en sa terminaison (à différencier sans doute de sa fin) comme une bonne chute ? Là où le rire prend toute sa fonctionnalité d'être comme effet de langage certitude d'une communication vraie et sans danger avec l'Autre. De sa chute le héros burlesque se relève toujours, et sans dommage, presque indifférent à l'événement. Si le rire a quelque chose à dire quant au fin de la cure, c'est à être l'enjeu précisément de ce point où cesse le dire : plus rien à dire, sinon rire. Rire de rien.

Aucun analyste piqué de théorie ou lui-même en volonté de théoriser n'échappe au comique par naïveté dont Freud nous a dit quelque chose s'agissant de l'enfant produisant le rire malgré lui. Cette naïveté attendrissante est faite de l'innocence propre à l'enfant, la naïveté de vouloir tout résoudre par la magie d'une trouvaille, d'un bricolage qui tient à rien, une magie. Le mathème, l'algorithme, la formule fascinent par sa facilité « alchimique ». Tout y est jusque dans l'invocation car la « formule du monde », il faut l'invoquer, rejoindre les dieux, parler leur langage comme on parle la « langue des oiseaux », cette langue utilisée par les alchimistes pour coder leurs textes, codage inconscient permettant d'amplifier les sens des mots et des idées.

L'enfant par exemple pour être entièrement dans le jeu peut bien se passer de logique, de réalisme et du travail. Il croit en ses rêves. L'effort attaché à l'atteinte d'un but est toujours l'indice d'un échec et d'une impuissance honteuse. Il voudra se guérir de l'humiliation de son échec par un autre rêve. Il est invulnérable. Aussi la pensée d'un analyste, quelle est-elle ? Toujours sur le point de basculer dans la puérité mais c'est à cet équilibre instable entre sérieux et puérité qu'il doit sa figure de héros travesti, de funambule dont on ne sait pas si l'on souhaite la chute ou la réussite. S'il existe un « art » de l'analyste, c'est en ce sens : un jeu pris au sérieux au risque non pas de se prendre au jeu mais de se prendre au sérieux. Ce jeu pris au sérieux vise le noyau d'improvisation au cœur de la méthode analytique et nous souhaitons indiquer que l'improvisation trouve un écho du côté de la sérendipité, notion encore timide dans notre champ mais qui ne demande qu'à s'épanouir. Le terme, appliqué à l'espace élargi de la recherche scientifique, veut rendre compte de la trouvaille, de la



surprise dans la disposition psychique rendue possible par l'invitation aux hasards pour accueillir les effets inattendus d'une méthode et trouver ce que l'on ne cherche pas. « Il faut pour qu'un processus analytique s'enclenche , que nous appliquions le principe de sérendipité : nous laisser saisir par l'inattendu, en reconnaître les indices, si faibles soient-ils, afin d'aider le patient à reconstituer imaginairement et symboliquement l'objet perdu. C'est dans la dynamique du transfert que notre sérendipité est mise à l'épreuve, c'est là que l'inattendu nous attend et qu'il nous surprend.<sup>18</sup>»

- Rire d'ennui

L'humour et le jaillissement du rire en analyse favorisent le décalage, le contre-pied qui se révèle d'ailleurs particulièrement opératoire à l'adolescence. « Le rire prend alors une tout autre dimension que celle communément repérable au début de certaines cures, dans les défenses contre l'ennui en séance, quand la peur d'ennuyer l'autre bloque le processus associatif, et que l'adolescent s'en dégage par une pirouette qui vient réveiller l'analyste qui flottait. Le sujet remplit l'espace en enchaînant les plaisanteries, en tentant de tourner chaque chose en dérision. Parfois quelque chose émerge, surprend l'analysant pris à son propre jeu<sup>19</sup>». C'est donc derrière le rire ou avec lui que nous poursuivons l'ennui comme un ressort si souvent oublié, évité comme en crainte d'une mauvaise fréquentation.

Nous prenons ici le parti de relier la temporalité propre au cheminement analytique à ce ressenti qui n'échappe ni à l'un ni l'autre du couple analytique, l'ennui<sup>20</sup>. Cet ennui comme sentiment d'un temps lourd, amollissant le désir jusqu'au désir de rien ou désir de faire rien. L'ennui, le découragement, l'apathie... sont compagnes de l'amour de transfert.

Dans l'ennui, le sujet se ressent comme abandonné par les « choses » et par lui-même ; il est oublié et ne se *sait* pas. Le moi ennuyé est ignoré et par conséquent ignorant, ignorant ce qu'il désire, ignorant quant au désir lui-même. Le « je ne sais pas quoi faire » de l'enfant qui s'ennuie marque non seulement l'égaré d'un moi abandonné à lui-même mais aussi l'appel à un autre dont il attend un savoir, un savoir portant précisément sur son désir. De cet autre, dirons-nous, il attend une distraction. Nous nous accordons ici avec Pierre Janet qui dans ses recherches cliniques sur « les sentiments du vide » indique que « l'ennui est caractérisé par l'exagération d'une conduite particulière, celle de la distraction<sup>21</sup> », pour autant, ajoutons-nous, que cette recherche est

---

18 Houzel, D. 1987, « Le transfert », dans *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n°4, éditorial, cité dans Catellin, S. 2014. *Sérendipité. Du conte au concept*. Paris, Le Seuil, p.177.

19 Bidaud, E. Bourgain, A. 2008, « La question du rire à l'adolescence », dans *Cliniques Méditerranéennes*, 257-267.

20 « Une grande partie tout au moins de ce que l'on appelle les règles techniques à observer par l'analyste, ne sont pas autre chose que des moyens de donner à cette occupation les garanties de son standard professionnel, mais si vous regardez bien au fond des choses, vous vous apercevrez que c'est dans la mesure où elles agréent, entretiennent, maintiennent, la fonction de l'ennui comme cœur de la pratique. » J. Lacan ( 1958). *Le Séminaire. Livre V*. p.178

21 Janet, P. 1926. *De l'angoisse à l'extase*, Paris, Edit. P. Janet, 1975, p. 104.

fondamentalement une attente indéterminée. L'ennuyé attend que de l'extérieur quelque chose vienne combler son vide. Il veut que la distraction apparaisse dans le sens d'une apparition féerique d'une joie intense, mais sitôt qu'une distraction survient, le moi ennuyé n'y voit qu'une vaine récréation, un objet contrefait qui le désenchante. L'objet de la distraction ne « tient » pas le sujet et plus encore le sujet ne tient pas à l'objet, il n'en a rien à faire. L'ennuyé attend de l'autre un objet qui l'insatisfait toujours. C'est pourquoi il est dans la souffrance d'un infini temps d'attente. Nous pourrions formuler que l'ennui est ce qui est ressenti à l'instant où l'objet que je veux posséder ne semble faire de moi rien de plus que si je ne le possédais pas. Crise subite des objets par quoi s'éprouvent leur absurdité, leur non-utilité. Les objets ne nous sollicitent pas « à faire » quelque chose d'eux dans le sens, non pas d'une action, mais d'un engagement psychique, d'un mouvement interne par lequel nous sommes conjoints aux objets. Les objets nous immobilisent et nous font éprouver le temps long. Si nous situons le désir comme précisément ce qui opère un agencement du temps et du faire, l'ennui vient en altération de ces deux registres. ( Nous renvoyons à la longue réflexion de M. Heidegger sur l'ennui dont il établit « une composante de structure » à partir de la « jointure » de deux états : « L'état d'être traîné en longueur par le cours du temps qui tarde à passer puis l'état d'être laissé vide par les choses qui se refusent<sup>22</sup> ». Enfin, si dans l'ennui, le « faire quelque chose de son temps » est éprouvé comme impossible, c'est en tant que ce « faire » est dénué de sens. L'autre, dont j'aurais à faire quelque chose m'apparaît comme inapte à recevoir ainsi qu'à donner. Il me tourne le dos. A contrario, qu'est-ce qui serait ne pas s'ennuyer ? Donner du sens, c'est-à-dire tirer de soi du symbolique à l'adresse de l'autre qui le recevant, l'accueillant, donne sens à notre sens. Dans une certaine mesure, ne pas s'ennuyer, c'est être comblé par l'autre, au mieux s'en satisfaire. Ainsi l'ennui est la marque en soi du manque de l'autre, dans le sens du manque dans l'autre. Nous voulons dire que dans l'ennui l'autre me met à l'épreuve de son impuissance à me compléter. En même temps que l'ennui me signifie mon propre vide qui me sépare de l'autre, l'autre se signifie dans son propre vide.

Mais nous devons aussi penser que ce recueillement devant son ennui est paradoxalement la voie d'émergence de la parole. Attente sans objet, l'ennui est la grande inspiratrice. C'est précisément parce que je ne sais pas quoi faire de ce temps ressenti comme long, qu'aucun programme de distraction ne m'est proposé, qu'aucun programme tout court, que je peux inventer, que je peux improviser. Lacan situait l'ennui comme une dimension de l'Autre chose, cet Autre chose que l'homme attend, qu'il désire. « ... dès qu'il arrive quelque part, il est excessivement important que toutes ses occupations suent l'ennui. Une occupation ne commence à devenir sérieuse que quand ce qui la constitue, c'est-à-dire en général la régularité, est devenu parfaitement ennuyeux.<sup>23</sup> »

---

22 Heidegger, M. 1929-30. *Les concepts fondamentaux de la métaphysique*, Paris, Gallimard, 1983, p. 127.

23 Lacan, J. ( 1958). *Le Séminaire. Livre V*. op.cit. p. 178.

Un temps qui « fonctionne » au delà de l'ennui est un temps qui autorise l'attente, un temps qui soutient le désir en quête de ses objets. Le temps long de l'ennui n'est pas le temps de l'attente mais au contraire le temps de l'impossibilité de l'attente. L'écoulement temporel de la représentation à ce point toujours de la réalisation est ressenti comme une insupportable attente. Pouvoir attendre, c'est prendre en compte le temps de l'autre, le temps de son désir, être en somme en suspension de son désir, suspendu à ce désir toujours au-delà. L'ennui manifeste ce lien paradoxal et nourricier, déjà repéré dans le rire, à l'improvisation en tant qu'il voile et rend possible en même temps le « créé » qui se trouve dans l'abandon à sa parole.

S'ennuyer en séance ou côte à côte, ensemble. L'ennui est compagne de l'amour. Il s'agit toujours peu ou prou de s'ennuyer avec celui ou celle que l'on aime sans que cet ennui ne sépare. Celui qui prétend ne plus aimer parce qu'il a connu l'ennui, ne trouve dans l'ennui que l'excuse de son non amour qui tient à autre chose. Aussi est-il possible aujourd'hui de supposer que le sujet de notre modernité n'est plus capable, ou moins, de soutenir son ennui<sup>24</sup> dès lors qu'il est seul avec ses mots, autrement dit d'accueillir l'inconnu de sa parole ?

Mais plus encore : le problème n'est pas le fait que la psychanalyse soit aujourd'hui objet d'attaques de toute nature, Freud n'ayant jamais pensé qu'il pût en être autrement, mais la manière dont la parole, son seul médium, est « porté » par l'analyste pour rendre possible (ou impossible) l'ouverture de l'inconscient. « L'inconscient se ferme en effet pour autant que l'analyste « ne porte plus la parole », parce qu'il sait déjà où croit savoir ce qu'elle a à dire<sup>25</sup> ».

Rappelons cette phrase émouvante de Granoff : « Analysons avant qu'il ne soit trop tard. Dépêchez-vous d'analyser tant que l'inconscient est accessible<sup>26</sup> ». Non pas que l'inconscient puisse disparaître comme une île engloutie et qu'il n'en reste que la légende et son récit mais inaccessible, car peut-être nous aurons perdu les voies, le cheminement, c'est-à-dire la perspective de l'analyse comme possibilité de retour à l'enfance, à la liberté créatrice qui donne ses sources à la poésie, à l'art, à l'érotisme.

Résumé :

## REFLEXIONS SUR LA PAROLE : ENTRE LE RIRE ET L'ENNUI

Il est tout aussi impossible d'échapper à l'ordre du langage qu'il l'est de ne pas lui échapper.

---

24 L'ennui est peut-être le sentiment le plus détesté de notre modernité, celui qu'il faut ensevelir sous la distraction, après avoir été depuis Pascal le sentiment le plus craint par les hommes.

25 Lacan, J. 1955. « Variantes de la cure-type », *Ecrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 359.

26 Granoff, W. 2011. *Lacan, Ferenczi et Freud*, Paris, Gallimard.

Failles, trébuchement constituent l'imprévu de la parole et fabriquent la matière et l'espace indéfinis de la démarche analytique. Ce travail propose une réflexion sur la parole analytique en lien avec deux champs « ordinaires » de l'état psychique du sujet : le rire et l'ennui. La question de l'amour de transfert ici posée tente de trouver une nouvelle manière de se traduire au travers de la prise en compte d'un cri ordinaire : le rire, et d'un certain appel au silence comme condition de ce qui s'improvise de la création du sujet: l'ennui.

Mot-clés :

Rire, ennui, création, amour

## REFLECTIONS ON THE SPOKEN WORD: BETWEEN LAUGHTER AND BOREDOM

It is just as impossible to escape from the order of language as it is not to escape from it. Flaws and stumbling represent the unexpected in terms of the spoken word and constitute the undefined matter and space of the analytic approach. This paper reflects on the analytic spoken word linked to two 'ordinary' fields within the subject's psychic state: laughter and boredom. The question we raise here of the love of transfer attempts to find a new means of expression based around an ordinary cry: that of laughter and of a certain call for silence as a condition for what can be improvised from the subject's creation: boredom.

Keywords:

laughter, boredom, creation, love

## Bibliographie

ALLOUCH, J. 2009. *L'amour Lacan*, Paris, EPEL.

BATAILLE, G. 1953. *Somme athéologique I*. O.C. Tome 5, Paris, Gallimard.

BIDAUD, E. BOURGAIN, A. 2008. « La question du rire à l'adolescence », dans *Cliniques Méditerranéennes*, 78, 257-268.

BRETON, A. 1953. « Du surréalisme en ses sources vives », *Manifeste du surréalisme*, Paris, Idées/Gallimard, 1975.

- BOURGAIN, A. 2010. « Le witz, le rire et la langue », dans *Le rire à l'épreuve de l'inconscient*, Bourgain, A. Chaperot, C. Pisani, C. Paris, Hermann, 19-51.
- FREUD, S. 1913. « Le début du traitement », dans *De la technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953.
- FREUD, S. 1905. *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Idées /Gallimard, 1978.
- GORI, R. 2001. « Les rhétoriques de la souffrance », dans *Qu'est-ce qui guérit dans la psychothérapie ?* Coll. Paris, PUF, 35-59.
- GRANOFF, W. 2011. *Lacan, Ferenczi et Freud*, Paris, Gallimard.
- HEIDEGGER, M. 1929-30. *Les concepts fondamentaux de la métaphysique*, Paris, Gallimard, 1983.
- HOUZEL, D. 1987, « Le transfert », dans *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n°4, éditorial, cité dans Catellin, S. 2014. *Sérendipité. Du conte au concept*. Paris, Le Seuil.
- JANET, P. 1926. *De l'angoisse à l'extase*, Paris, Edit. P. Janet, 1975.
- LACAN, J. 1954. *Les écrits techniques de Freud*, Le séminaire. Livre I, Paris, Le seuil, 1975.
- LACAN, J. 1955. « Variantes de la cure-type », *Ecrits*, Paris, Le Seuil, 1966.
- LACAN, J. 1958. *Les formations de l'inconscient*, Le Séminaire. Livre V, Paris, Le Seuil, 1998.
- LAPLANCHE, J. Cité par Hochmann, J, 2001. « Intersubjectivité, empathie et narration », dans *Qu'est-ce qui guérit dans la psychothérapie ?* Coll. Paris, PUF, 11-34.
- MANNONI, O. 1988. *Un si vif étonnement. La honte, le rire, la mort*, Paris, Le Seuil.
- VERNANT, J.P. 1998. *La mort dans les yeux*, Paris, Hachette-Littératures.